

Les étés à Quiberon

J E A N N E

*Mamie, tu nous racontes ces histoires depuis qu'on est
petits, et je me suis rendu compte qu'elles n'étaient écrites
nulle part. Prends ton temps. On a tous très envie de les
lire.*

— *Camille*

D'où je viens

Je suis née à Quiberon en 1942, dans la maison de mes parents, juste derrière le port. On était cinq à la maison et l'hiver il fallait casser la glace dans la bassine avant de se laver. Mon père était marin, il partait des semaines entières et ma mère tenait tout : elle cousait pour les voisins le soir, à la lampe.

Il était sur un chalutier, il rentrait tous les quinze jours, et on allait l'attendre sur le quai. J'étais la troisième des cinq. Quand un bateau rentrait, tout le quartier le savait avant même qu'il ait passé la pointe — je n'ai jamais su comment les femmes faisaient pour le savoir si tôt.

Le dimanche, c'était la messe de sept heures, puis le repas chez ma grand-mère Yvonne, et l'après-midi on allait au bourg. Il n'y avait rien d'autre à faire et c'était très bien comme ça. On est partis pour Auray quand j'ai eu seize ans, parce que mon père avait trouvé à s'embaucher au port de commerce. Ma mère n'a jamais vraiment aimé Auray — elle disait qu'on n'y entendait pas la mer.

Mes parents

Mon père s'appelait Louis. Un homme qui ne parlait pas beaucoup, mais quand il rentrait de mer, il posait son sac dans l'entrée et il sifflait deux notes, toujours les mêmes — et la maison entière savait qu'il était là. Il sentait le sel et le tabac gris. Il est resté marin jusqu'à ses soixante ans, et après il ne savait plus quoi faire de ses journées, alors il réparait les casiers des autres.

Ma mère, Marie-Anne, c'était le contraire : elle parlait pour deux. Elle avait quitté l'école à douze ans et elle a passé sa vie à compter — les sous, les bouches, les jours avant le retour du bateau. Je ne l'ai jamais vue assise sans quelque chose dans les mains. Une couture, des haricots à équeuter, un enfant.

Ils ne se disaient pas de mots tendres, ce n'était pas l'époque. Mais quand le vent se levait fort la nuit, je voyais ma mère se relever pour regarder le baromètre, et elle ne se recouchait pas tant qu'il baissait. C'est comme ça que j'ai compris ce que c'était, être mariée à un marin.

L'école, mes débuts

L'école des filles était à côté de l'église, deux classes, un poêle qu'on chargeait à tour de rôle. J'aimais tout : l'odeur de l'encre, les cartes au mur, les dictées. La maîtresse, mademoiselle Le Gall, m'a gardée un soir pour me dire que je devrais continuer après le certificat. Chez nous, continuer, ça ne s'était jamais fait pour une fille.

C'est elle qui est venue parler à mes parents. Je revois ma mère essuyer ses mains à son tablier avant de la faire entrer — on ne recevait jamais personne. Mademoiselle Le Gall a dit que ce serait dommage, et mon père, qui n'était là que depuis la veille, a juste dit : « Si elle veut, elle ira. » On n'en a jamais reparlé, mais j'y suis allée.

J'ai passé le concours de l'école normale de Vannes à dix-sept ans. Le jour des résultats, ma mère m'a accompagnée jusqu'au car, et sur le quai elle m'a glissé un billet plié en huit dans la main, sans un mot. Je l'ai gardé longtemps, ce billet. C'était sa façon de dire qu'elle était fière.

Mes vingt ans

J'ai fait l'école normale à Vannes, et à vingt ans j'avais ma première classe : vingt-huit enfants dans un village où l'électricité n'était pas encore partout. Je logeais au-dessus de la classe, dans une chambre qui sentait la craie. Le soir, je corrigeais les cahiers à la lampe et j'entendais les vaches dans le pré derrière.

Les parents m'appelaient mademoiselle et m'apportaient des œufs. J'avais des élèves qui faisaient trois kilomètres à pied le matin, en sabots l'hiver, et qui s'endormaient sur leur table à la saison des foin parce qu'ils avaient aidé avant l'aube. J'en ai gardé quelque chose : je n'ai jamais grondé un enfant qui dormait.

Le samedi soir, on allait danser à la salle des fêtes avec les autres institutrices. C'était toute notre folie de la semaine, et il fallait être rentrées pour minuit.

La rencontre

Paul, je l'ai rencontré un soir de novembre 1962, à la salle des fêtes. Il ne dansait pas, il regardait. Il était mécanicien à Auray, il était venu accompagner son cousin. À la fin il m'a demandé si je voulais bien qu'il me raccompagne, et j'ai dit non, parce que ça ne se faisait pas. Alors il est revenu le samedi d'après. Et celui d'après aussi.

Il m'a fait la cour tout l'hiver. Des lettres, il m'en écrivait — pas longues, il n'était pas homme de lettres, mais il y avait toujours une phrase qui me restait des jours. On s'est mariés en avril 1964 à Quiberon. Il pleuvait le matin, ma mère se rongait les sangs, et à onze heures le ciel s'est ouvert d'un coup, comme exprès.

On a eu cinquante-trois ans ensemble. Les gens demandent toujours le secret, et je réponds qu'il n'y en a pas : on s'est choisis tous les jours, même les jours où on se serait bien vendus l'un l'autre pour pas cher.



Paul et moi, cinquante ans plus tard. Il regardait toujours comme ça.

Les étés à Quiberon

Quand les enfants sont nés, on a pris l'habitude de passer tous les étés à Quiberon, dans la maison de mes parents. On partait le premier jour des vacances, avec la remorque et le chien. Ma mère avait cousu les sacs elle-même. Deux heures de route qui en paraissaient dix, avec les enfants qui demandaient la mer à chaque virage.

Là-bas, tout le monde redevenait de Quiberon. Paul allait aux casiers avec mon père — le mécanicien et le marin, qui ne se comprenaient qu'en mer. Les enfants vivaient pieds nus de juillet à septembre. Le soir, on mangeait les sardines dans la cour, et ma mère racontait les mêmes histoires que je vous raconte aujourd'hui.

La maison est toujours dans la famille. Le carrelage de l'entrée est resté le même, et quand j'y retourne, à mon âge, il me suffit de le voir pour avoir de nouveau huit ans, les pieds mouillés, et ma mère qui crie de ne pas courir.



Un été à Quiberon, il n'y a pas si longtemps. Trois générations.

Ce que je laisse

La vie m'a appris qu'on n'a jamais fini d'apprendre — j'ai été maîtresse d'école quarante ans, et ce sont les enfants qui m'ont le plus appris. Elle m'a appris aussi que les choses simples sont les vraies : une table où tout le monde tient, un métier bien fait, quelqu'un qui vous attend.

À mes enfants, à mes petits-enfants, et à Camille qui m'a offert ce livre : je veux que vous sachiez qu'on peut partir de la maison derrière le port, avec la bassine gelée et le certificat d'études, et avoir une belle vie. Pas une vie facile — une belle vie. Ce n'est pas pareil, et c'est mieux.

Et gardez la maison de Quiberon. Pas pour les murs. Pour le premier jour des vacances.



Moi, aujourd'hui. C'est Camille qui a pris la photo.